

Andrew FEENBERG, *(Re)penser la technique. Vers une
technologie démocratique*

Paris, Éd. La Découverte/MAUSS, coll. Recherches, 2004, 234 p.

Fabien Granjon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5839>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.5839](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.5839)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2004

Pagination : 364-365

ISBN : 978-2-86480-848-0

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Fabien Granjon, « Andrew FEENBERG, *(Re)penser la technique. Vers une technologie démocratique* », *Questions de communication* [En ligne], 6 | 2004, mis en ligne le 16 mai 2012, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5839> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.5839>

consommateurs atteindrait plus sûrement son objectif. Le tout est d'arriver à persuader les experts concernés du bien-fondé d'une telle réorientation de leur rôle...

Gérald Arboit
CÉRIME, Strasbourg 3
Gerald.Arboit@urs.u-strasbg.fr

Andrew FEENBERG, *(Re)penser la technique. Vers une technologie démocratique*, trad. de l'anglais par A.-M. Dibon.

Paris, Éd. La Découverte/MAUSS, coll. Recherches, 2004, 234 p.

Andrew Feenberg est philosophe à l'université d'État de San Diego. Auteur prolifique, il a toutefois été peu traduit en français et, de ce fait, reste largement méconnu des chercheurs en sciences de l'information et de la communication. Il est pourtant l'auteur de très nombreux articles, portant notamment sur les technologies de l'internet et les dispositifs d'apprentissage en ligne. Spécialiste de la philosophie critique, de l'école de Francfort et de la « question technique », il nous livre avec *(Re)penser la technique* (traduction de *Questioning Technology*, Londres, Routledge, 1999) le dernier volet d'une série d'ouvrages (*Critical Theory of Technology*, New York, Oxford University Press, 1991 ; *Alternative Modernity*, Los Angeles, University of California Press, 1995) dont l'objectif général est de « reconsidérer les possibilités d'un changement social » (p. 7) majeur au regard de l'importance prise par les médiations techniques (notamment celles ouvertes par les plus récentes technologies issues de la numérisation du signe) qui tendent à coloniser l'ensemble des sphères de l'existence sociale. La technique est globalement considérée comme le levier principal par le biais duquel il serait possible d'impulser des évolutions décisives dans la conduite des sociétés capitalistes avancées. La thèse centrale ici défendue suggère qu'aux travers de choix technologiques particuliers, il serait possible (et souhaitable) de « contribuer à la démocratisation de la société en favorisant le développement de l'auto-organisation au sein de la sphère technique elle-même » (p. 8). Autrement

dit, la condition de possibilité du développement d'une société progressiste serait pour partie indexée à notre capacité à introduire un contrôle démocratique au sein même de la « sphère technique ». La conjonction entre formes politique et technique est alors considérée comme l'élément structurel essentiel dont la prise en compte est indispensable à l'élaboration de modèles sociétaux alternatifs.

Andrew Feenberg se propose de travailler cette relation à l'aide d'une ambitieuse perspective théorique qu'il nomme « constructivisme critique », en cherchant à allier la tradition marxiste francfortoise à la sociologie constructiviste anglo-saxonne et nord-américaine ainsi qu'à la sociologie de l'innovation. Rejetant les perspectives déterministes, l'auteur nous propose une philosophie qui reprend néanmoins les questions posées par l'essentialisme (notamment celle de l'efficacité), tout en allant chercher dans le constructivisme les dimensions sociales et historiques qu'il estime nécessaires à leur traitement. Il souligne en particulier que la technique appartient aussi au domaine du sens, des significations et des représentations et ne peut se résumer à la rationalité technique. Ce que l'essentialisme considère comme une différenciation ontologique est alors appréhendé par l'auteur comme « un terrain de lutte entre différents types d'acteurs [dominants/dominés] entretenant des relations différentes à la technique et au sens. [...] Mais ce n'est pas, ajoute-t-il, en nous détournant de la technique pour nous intéresser au sens que nous obtiendrons des changements réels, c'est lorsque nous comprendrons la nature subordonnée de la position à laquelle nous sommes assignés dans les systèmes techniques et que nous commencerons à intervenir au niveau de leur conception en faveur d'une vie qui ait un sens et d'un environnement qui soit habitable » (pp. 17-19).

Une très large part de *(Re)penser la technique* est consacrée à une discussion serrée des thèses des philosophes contemporains de la technique : Martin Heidegger, Jacques Ellul, Albert Borgmann, etc. Particulièrement riche et dense, cette

herméneutique a pour vocation de préciser ce(ux) tout contre qu(o) l'auteur prend appui pour proposer ses propres développements. Ce préalable conduit à l'exposition d'une théorie politique de la technique, originale, fondée sur des thèses anti-essentialistes affirmant l'importance du contrôle social des technologies. Andrew Feenberg fait ainsi sienne l'idée d'une « rationalisation démocratique » de la technique et appelle de ses vœux l'invention d'une forme politique inédite qui définirait un nouvel espace public essentiellement dédié au règlement de la gestion technique de la cité. Sa philosophie axiologique s'appuie en positif sur les travaux d'auteurs fort divers (Herbert Marcuse, Jürgen Habermas), faisant au passage la part belle à nombre de penseurs français : Michel Foucault, Michel de Certeau, Jean Baudrillard et surtout, Michel Callon et Bruno Latour. D'une manière générale, l'empreinte des travaux du Centre de sociologie de l'innovation (CSI) est particulièrement visible et forte. On ne peut notamment s'empêcher de faire le rapprochement entre les développements du philosophe américain et les thèses sur la « démocratie technique » présentées par Michel Callon, Pierre Lascoumes et Yannick Barthes dans leur opus *Agir dans un monde incertain* (Paris, Éd. du Seuil, 2001). Contre la vision technocratique et la rationalité instrumentale, Andrew Feenberg propose une théorie critique et historique de l'essence de la technique qui s'efforce d'articuler les apports des sciences sociales et ceux de la philosophie.

Malgré ce choix revendiqué d'une approche de la technique qui se voudrait à la fois pluridisciplinaire, politique et empiri-quement fondée, la théorie socio-historique de la modernité que nous présente l'auteur reste à un niveau fort élevé d'abstraction. La (sphère) technique à laquelle fait souvent référence l'auteur est le plus souvent considérée comme une entité relativement obscure qui recouvre des réalités matérielles et des régimes technologiques très divers et confondus (macro-systèmes, réseaux, outils, règles, normes, institutions, etc.)

dont la distinction aurait pourtant permis davantage de clarté. Par ailleurs, l'appareillage conceptuel qu'il nous soumet et qui fait la synthèse de problématiques que tout éloigne en apparence (e.g. la théorie des médias habermassienne et celle de l'acteur-réseau de Callon-Latour) apparaît parfois, en première lecture, comme une sorte de Léviathan théorique dont on ne discerne pas toujours l'efficacité heuristique. De la sociologie, le philosophe ne retient *in fine* que l'aspect le plus spéculatif. La promesse d'un dialogue fécond entre une certaine théorie critique s'emparant de la « question technique » pour en faire un problème politique et une sociologie attentive au détail des processus sociaux d'innovation et d'appropriation n'est, hélas, pas tout à fait tenue. Nonobstant ces quelques remarques, nous ne pouvons que souligner la valeur de cet ouvrage d'Andrew Feenberg. Foisonnant et solidement argumenté, il a le mérite de s'attaquer à des questions sociétales fondamentales. Il participe ainsi à l'ouverture d'espaces de réflexion essentiels au débat démocratique et contribue également à dégager de nouvelles pistes de recherche fort intéressantes.

Fabien Granjon

IRUTIC/LARES, université Rennes 2
fgranjon@club-internet.fr

Gérard GENETTE, *Métalepse*.

De la figure à la fiction.

Paris, Éd. du Seuil, coll. Poétique, 2004, 132 p.

Le titre – énigmatique – comme le nombre réduit de pages – à peine 130 – pourraient laisser croire que le nouvel essai de Gérard Genette est un texte hâtif et secondaire, comme retrouvé dans le fond d'un tiroir où il aurait été oublié par l'auteur prolifique des *Figures* (déjà cinq tomes parus entre 1966 et 2002). L'image n'est sans doute pas forcée car, comme l'avoue l'auteur dès l'introduction : « Je crains d'être, par quelques pages déjà anciennes, un peu responsable de l'annexion au champ de la narratologie d'une notion qui appartient originellement à celui de la rhétorique ; je crains aussi